

Festivals : Montréal et Toronto À la poursuite du réel...

Michel Coulombe

Volume 12, numéro 1, octobre–décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1992). Festivals : Montréal et Toronto : à la poursuite du réel....
Ciné-Bulles, 12(1), 25–27.

À la poursuite du réel...

par Michel Coulombe

Dans les grands festivals — et même, en fait, dans les plus petits —, les documentaires occupent rarement l'avant-scène. Sauf, bien sûr, lorsque l'événement en fait sa spécialité. Ce qui n'empêche évidemment pas les cinéastes de fiction de s'inspirer de l'approche documentaire, comme l'ont fait récemment, dans des registres très différents, Woody Allen avec **Husbands and Wives** et Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoit Pelvoorde dans **C'est arrivé près de chez vous**. Malgré cette discrétion forcée — comment attirer l'attention aujourd'hui lorsqu'on vend, par définition, du cinéma sans vedettes ? — les documentaires font, depuis toujours, partie intégrante de la programmation d'événements importants comme le Festival des films du monde (Montréal) et le Festival of Festivals (Toronto).

S'il n'a pas le statut ou l'aura d'un réalisateur vedette, accompagné, film après film, par une horde de cinéphiles éclairés, l'Américain Les Blank, du moins depuis la réalisation de **Burden of Dreams**, fascinante chronique de l'impossible tournage de **Fitzcarraldo**, a son public. Mais, alors qu'il pouvait s'attendre à peu près à tout de l'explosif Werner Herzog, Blank s'est tourné, cette fois, vers des sujets extrêmement prévisibles. Pour les fins du tournage de **Innocents Abroad**, il est monté à bord d'un de ces cars qui offrent aux touristes américains l'Europe en accéléré. Vingt-quatre villes en deux semaines et 40 touristes en moins d'une heure trente. Tout un programme. Dans ce *road movie* peu orthodoxe, Blank traque avec plaisir et bonheur idées reçues et cartes postales. Et, à défaut de vraiment surprendre, il parvient quand même, de temps à autre, à aller au-delà des apparences, guidé en tout temps par une éthique et une retenue qui le retiennent de jouer la

carte, facile, de la moquerie. Ce qui n'évacue pas l'humour pour autant. Le témoignage, délirant, de cette Américaine qui fait le point sur les différents types de toilettes européennes le prouve bien.

Innocents Abroad épouse les hauts et les bas d'un voyage touristique, mais ne parvient malheureusement pas à s'oxygéner à même les images d'appoint fournies par une équipe locale dont l'objectif était de faire entendre les Européens. Les risques du documentaire... La rencontre n'a donc véritablement lieu que grâce aux commentaires, éclairants, du guide britannique, très à l'aise aussi bien devant la caméra qu'avec ces touristes qui s'en remettent, le temps du voyage, entièrement à lui. Comme des enfants à un parent bienveillant.

Dans un tout autre registre, **Baraka**, film très courru par les festivaliers, convie le spectateur à un tour du monde des plus expéditifs. Vingt-quatre pays en une heure trente ! Une performance essouffante qu'enverraient les touristes pressés de **Innocents Abroad**. Toutefois, il leur faudrait vite ranger leurs bloc-notes dans leurs bagages car **Baraka**, premier film de Ron Fricke, n'identifie ni les villes, ni les pays, ni les coutumes qu'il donne à voir. Le partage des connaissances, cher à de nombreux documentaristes, y est tout à fait accessoire, l'accent étant plutôt mis sur l'émotion transmise par cet assemblage puissant, cette avalanche poétique d'images volées aux quatre coins de la planète et sur la musique de Michael Stearns.

Proposant d'ingénieuses associations visuelles et combinant habilement incontournables clichés du patrimoine collectif (ah ! les chutes !) et images plus inusitées, Fricke évite aussi bien la narration que les interviews. Et ce, même s'il affirme s'inspirer de l'œuvre de l'essayiste américain Nicholas Campbell. Peut-être le succès, mérité, de son documentaire s'explique-t-il en partie par ce choix ? Et aussi parce qu'il a laissé à d'autres le 16 mm pour mettre à contribution la force visuelle du 70 mm. En fait, sa démarche créatrice, dans la continuité du travail de direction de la photographie qu'il avait déjà effectué sur **Koyaanisqatsi**, est si convaincante qu'on se prend à regretter qu'il n'ait pas, comme il l'a fait par le passé, opté pour le IMAX. Très coûteux, il est vrai.

La France produit, elle aussi, des films qui rendent hommage à la nature ou du moins qui font connaître la faune. Mais, si la matière première est identique, on n'y a rarement, malgré la tradition, l'impact de **Baraka**. Ainsi, **Contes sauvages** de Gérald Calderon



Innocents Abroad de Les Blank



Baraka de Ron Fricke

Festivals : Montréal et Toronto



L'Arche et les Déluges de François Bel

et Jean-Charles Cuttoli, d'abord présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, appartient davantage au rayon des curiosités qu'à celui, peu encombré, des réussites. Dédié au maître français du genre, Frédéric Rossif (*la Fête sauvage, Sauvage et beau*) qui en avait conçu le projet, le film propose la découverte de la faune russe, celle qui rôde, galope et plane loin des officines moscovites. On est, comme l'exige dirait-on le genre, à des lieues de la civilisation, les animaux donnant l'impression — fort trompeuse, cela va de soi — de vivre dans un monde parallèle. À des lieues aussi, sur le plan formel, de toute forme d'audace.

Et le maillon faible de l'entreprise est, comme d'ailleurs souvent dans le genre animalier, le commentaire. Écrit et lu par Françoise Giroud. Une plume certes admirée mais pénible quand même car trop tentée par le goût de faire de la littérature lorsqu'il ne faut pas. Elle en fait beaucoup. Trop, en fait, comme si le spectateur type était un enfant au regard pur et au cœur tendre qui avait besoin qu'on le lui dise trois fois pour comprendre qu'il doit s'identifier au brave petit saïga et craindre le gros méchant loup. Servis à trop fortes doses, les figures de style recherchées et l'anthropomorphisme simplet distancient bêtement le spectateur du propos. Et tuent un film. Dont acte.

S'il a plutôt fait appel à un membre de l'Académie française, Pierre Moinot, pour écrire le commentaire de son film, le réalisateur de *L'Arche et les Déluges*, François Bel (coréalisateur, avec Gérard Vienne, de *la Griffes et la Dent*), a tout de même fait le pari contraire. Peu de mots, donc, mais des mots qui portent (ou du moins dont c'est l'objectif) et une volonté, fort honorable, d'en dire beaucoup sur l'eau et l'état de la planète. Avec, comme dans *Baraka*, une musique puissante, celle de Gabriel Yared dans ce cas, des images accrocheuses et un montage très soigné. Le résultat n'est toutefois pas à la hauteur du projet, notamment parce qu'on utilise la nature pour dire une chose et son contraire. Aussi bien la beauté de l'environnement que les menaces qui pèsent sur lui. Émerveillement garanti, compréhension incertaine.

À l'étranger comme d'ailleurs au Québec, les documentaristes voyagent beaucoup. Par la force des choses serait-on tenté d'ajouter. Qu'ils suivent un groupe de touristes ou une colonie de pingouins, ils traquent la vie partout où elle se trouve. Harod Blank, le fils de Les Blank, n'échappe pas à la règle. Dans *Wild Wheels*, il choisit d'aller d'un person-

nage à un autre plutôt que de s'attacher à un seul, ce qui l'amène dans plusieurs régions des États-Unis en quête de véhicules transformés, décorés de manière extravagante par leurs propriétaires. Le plus souvent des hommes. Il faut avoir vu cette ville du futur dressée sur le toit d'une auto, cette carrosserie sur laquelle on a fait pousser un gazon verdoyant, ces milliers de boutons collés sur un véhicule ou cette coccinelle en fer forgé pour comprendre ce que signifie le mot excentricité... Par le biais d'une trentaine d'originaux présentés à la queue leu leu (de sorte qu'on pourrait retirer un personnage ou en ajouter un ici ou là sans enlever quoi que ce soit au film) avec leurs créations, Blank décrit à sa manière l'Amérique. Pays très capitaliste où l'automobile traduit toujours la personnalité de son propriétaire et où l'uniformisation des biens de consommation stimule l'inventivité et encourage l'expression des différences. Blank tire le maximum de son — petit — sujet, sachant en exploiter le potentiel comique et révéler, sous un angle inusité, ses compatriotes.

Quant à Jonathan Demme, le réalisateur du très oscarisé *Silence of the Lambs*, il confirme qu'on ne s'improvise pas documentariste, qu'il ne suffit pas d'un personnage, même fascinant, pour faire un film qui se tienne et qu'il n'y a rien comme de savoir où on s'en va pour arriver à bon port. *Cousin Bobby* trace le portrait du cousin du réalisateur, Robert Castle, pasteur à Harlem et sympathisant des Black Panthers que Jonathan Demme n'a plus vu depuis 30 ans. Une nature. Malheureusement, trop peu rigoureux, le réalisateur s'égare entre le général et le particulier, entre le politique et les souvenirs personnels, entre le documentaire social et le film de famille. Il en résulte un film plutôt mou, sans épine dorsale, décevant même pour les fans respectifs des deux cousins. Voilà ce qu'on peut appeler gâcher un sujet.

Toutefois, une proposition simple et cohérente et la griffe d'un documentariste exercé ne constituent pas, bien sûr, d'infaillibles garanties de réussite. Ainsi, Frederick Wiseman (*Central Park*), spécialiste des films de très longue durée, a-t-il choisi, en deux heures trente, de présenter une ville du Colorado célèbre auprès des skieurs, *Aspen*. Poussant le rôle d'observateur distancié à son extrême limite, selon son habitude, il observe les gens d'Aspen sans les interviewer et sans faire de commentaire sinon à travers le cadrage et le montage, sans mises en situation ni personnages récurrents. On passe ainsi des pentes de ski au gymnase, d'un cours de peinture à un groupe de lecture. Si, contre toute attente, il

trouve dans ce collage contemplatif une finale efficace (le sermon d'un prêtre), il n'exploite, volontairement bien sûr, que bien pauvrement les ressources du documentaire. Et de la réalité qu'il a sous les yeux. Ou alors comme le ferait un anthropologue, ce qui ne laisse que bien peu de place au spectateur, très peu sollicité par une telle entreprise. Du moins le spectateur de 1992. Car on peut supposer que le temps donnera de la valeur à ce document qui, aujourd'hui, ne soulève qu'une question : pourquoi Aspen ?

À leur manière, Joe Berlinger et Bruce Sinofsky (aussi monteurs et producteurs) vont beaucoup plus loin avec leur premier long métrage, **Brother's Keeper**. En fait, comme de nombreux documentaristes avant eux, ils ont choisi de fouiller un fait divers. Une de ces histoires sordides comme les journaux et les médias électroniques, qui ont un goût prononcé pour le drame, en rapportent tous les jours : la mort d'un vieil homme, Bill Ward, par asphyxie. Ce vieillard vivait dans une maison pauvre et isolée de l'état de New York avec ses trois frères, sexagénaires, pauvres et illettrés, Roscoe, Lyman et Delbert. Ce dernier est accusé d'avoir tué Bill, dont il aurait voulu abrégé la souffrance, car l'homme était très malade. Voilà où commence le film. Les cinéastes mènent donc une enquête parallèle, interrogeant bien sûr les trois frères, mais obtenant aussi les confidences des voisins et de la famille, témoignant aussi bien de la solidarité locale que de la curiosité des médias, donnant la parole aux avocats et suivant le déroulement du procès. Le tout, sans jamais verser dans le sensationnalisme ou trahir la confiance qu'on leur a accordée. D'ailleurs, le film laisse le spectateur libre de tirer ses propres conclusions. Qui ne vont pas forcément dans le sens du verdict rendu par la Cour.

Si le sujet peut paraître mince, les cinéastes ne cessent de surprendre, comme c'est souvent le cas lorsqu'on sait faire confiance à la nature humaine, un matériau dont la plupart des documentaristes connaissent l'extraordinaire richesse. Par delà l'affaire Ward, ce sont deux Amériques qui s'affrontent ou, du moins, qui se toisent sans parvenir à se comprendre. L'une officielle et très morale, gardienne de la loi. L'autre, secrète et, somme toute, très tolérante, gardienne, dans ce cas, de la vérité.

Difficile de croire que **Blast'em**, des Canadiens Joseph Blasioli et Egidio Coccimiglio, ait été tourné dans le même état, au cœur de New York, dans le monde frénétique des paparazzi. Imaginez : une

photo exclusive de Michael J. Fox, entouré de sa femme et de leur enfant, peut y mobiliser toute l'attention d'un individu. Voire y prendre des allures de trophée, d'exploit. Ce documentaire énergique, s'il sait piquer la curiosité et distraire, déçoit quelque peu. Le point de vue des proies en vient à faire cruellement défaut, et ce, même si on a tenté de compenser, maladroitement, avec le témoignage, parfaitement inutile, d'une starlette vieillissante qui, justement, n'a rien pour attirer l'objectif nerveux et très branché des paparazzi.

On ne peut s'empêcher de voir, en filigrane, derrière ces photographes capables de tout (on le suppose, mais on ne le voit pas), l'expression de la fascination d'une large partie des Canadiens pour tout ce qui brille, tout ce qui bouge au sud de leur frontière. Les voilà maintenant qui filment ceux-là même qui, dans l'ombre, reproduisent l'image des stars pour ajouter à leur aura.

Même fascination pour la culture américaine populaire chez Ron Mann, documentariste canadien qui, après avoir consacré un film, très réussi, à la bande dessinée de ce pays, **Comic Book Confidential**, signe **Twist**, film de clôture du Festival of Festivals. Un film entier, drôle, intelligent et un peu trop sage pour soulever les passions, sur cette danse provocante inventée en 1958 par Hank Ballard et popularisée par Chubby Checker. De la préhistoire du twist, c'est-à-dire les années 50, à la période de flottement du post-twist. Derrière toutes ces danses, souvent passagères, souvent ridicules (il faut voir cette jeune femme imiter une molécule !), renaît à l'écran une époque regrettée dont se souviennent, nostalgiques, danseurs, musiciens et réalisateur.

Remarquablement documenté, puisant notamment dans les archives fabuleuses de la série télévisée **American Bandstand**, **Twist** ne néglige aucun aspect du sujet. On twiste sous l'eau et même en état d'apesanteur ! Jusqu'au très sérieux Marshall McLuhan qui, au début des années 60, s'exprime sur la question, devenue incontournable. Découpé, arbitrairement, en sept leçons, comme le serait un cours de danse, le film, dans la continuité du travail de Mann ces 10 dernières années, s'en tient, regrettamment, aux seuls États-Unis. Pourtant, le phénomène a fait des vagues à travers le monde. Et même au Canada...

Certains pays n'ont aucune disposition pour l'ethnocentrisme. Voilà déjà une chose que le Canada n'emprunte pas aux États-Unis. ■



Blast'em de Joseph Blasioli et Egidio Coccimiglio